Document généré le 1 juin 2025 08:34

Brèves littéraires

Derniers adieux

Geneviève Dallaire

Numéro 74, automne 2006

URI : https://id.erudit.org/iderudit/6039ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)
1920-812X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Dallaire, G. (2006). Derniers adieux. *Brèves littéraires*, (74), 69–76.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

GENEVIÈVE DALLAIRE

Derniers adieux

Marie enfile ses souliers à talons hauts, hésite, met son imperméable et s'examine encore une fois dans le miroir. Ce n'est sûrement pas une bonne idée... Il est encore temps d'annuler. Indécise, elle jette un coup d'oeil à sa montre.

— Ou tu vas, habillée comme ça ? demande Sarah, sa fille aînée.

— Je sors, répond distraitement Marie en fouillant dans la garde-robe de l'entrée.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— Mon sac à main.

— Il est pas sur la table de la salle à manger ?

— Euh ? Non. Mon autre sac à main noir. Le petit.

— Ah ! celui-là. Il est là. Non, pas là. À gauche sur la tablette.

Marie met la main sur l'objet.

Sarah la rejoint.

— Ouain, t'es vraiment belle ! C'est qui ?

— Qui ? répond Marie innocemment.

— Le gars que tu t'en vas rencontrer ?

— Quelqu'un.

Sarah affiche son air sérieux. Elle n'a que seize ans. Mais elle a toujours fait partie de cette race d'êtres humains qui n'ont jamais tout à fait leur âge, qui possèdent une âme intemporelle. À sa naissance, elle n'avait pas pleuré. Puis, elle leur avait offert le plus inestimable des cadeaux : son regard. Calme et confiant.

— Tout va bien aller, lui murmure aujourd'hui sa grande Sarah en la serrant très fort dans ses bras. Mais, tu sais, t'es pas obligée de faire ça.

— Sais-tu ce que je sais ? Que je suis ta mère, que je sais ce que je fais et que je sais ce que j'ai besoin ou non de faire. Allez, comporte-toi donc comme une ado typique qui se fiche éperdument du sort de sa vieille mère.

Marie pousse gentiment sa fille vers le salon.

— Écoute des émissions vulgaires en mangeant des cochonneries sans jamais prendre un kilo!

Sarah se rasseoit sur le divan en posant sur sa mère ce premier regard qui, finalement, ne l'avait jamais quittée.

— Maman ?

— Quoi encore ?

— Je t'aime.

— Moi aussi, ma chouette !

Marie quitte le salon, le hall d'entrée, et pousse la porte. Elle se retrouve dans une soirée lourde de noirceur comme seul novembre peut en concocter. Le vent qui la glace jusqu'à l'intérieur des os fait craquer les branches dénudées sur son passage.

À chaque pas, le fracas de ses talons sur le trottoir humide brise l'opacité du silence nocturne. Marie presse le pas. Le métro est en vue. Enfin. Mais elle s'arrête. Brusquement. Son cœur s'emballe. Les papillons lui remontent le long de la gorge. Après tout, elle n'est pas si loin de la maison, pourquoi ne pas simplement rebrousser chemin ? Pourquoi ne pas écouter le sage conseil de sa grande Sarah ? Parce que ce soir est le dernier où elle pourra encore en profiter. Car demain... Décidée, elle franchit les quelques pas qui la séparent encore de l'entrée du métro, pousse la porte battante et disparaît.

Un autre quartier, les mêmes rues désertes. Marie tourne à gauche sur une rue étroite. Ses souliers à talons hauts la font souffrir. Plus que quelques maisons. Elle consulte le papier sur lequel elle a noté l'adresse. Elle y est. Elle grelotte, fixe l'adresse et ne bouge pas. Un homme ouvre la porte :

— Ben rentre, qu'est-ce que t'attends ?

Il referme la porte derrière elle et ils se retrouvent tassés l'un contre l'autre dans l'entrée exiguë. Malaise et nervosité les gagnent.

Dans le salon zen, linéaire, masculin, une table basse les attend. Dessus, sushis, saké, soupe miso... Ils s'assoient à l'indienne sur le tapis beige à grands poils. Sensuel. L'un face à l'autre, leurs regards se croisent enfin.

— Merci d'avoir accepté de me rendre ce service-là.

— J'te rends pas un service. Ça me fait plaisir.

Il lui offre un regard chaud. Elle lui répond par un éclat de rire.

— Pourquoi est-ce qu'il faut toujours que tu m'humilies quand j'essaie de te charmer ? lui demande-t-il.

— Toujours, franchement tu trouves pas que t'exagères ?

— Si je me souviens bien, la première fois que je t'ai invitée chez moi et que je t'ai « avoué mon amour » tu t'es carrément foutue d'ma gueule. Tu m'as ri en pleine face. Un peu comme tu viens de le faire…

Il lui lance à présent son air taquin qui gagna son cœur, il y a de cela…

— Je suis désolée. Je voulais pas t'humilier. Ni cette fois, ni la première.

L'estomac en boule, elle sait qu'elle ne pourra rien avaler. Pourquoi jouer la comédie tandis qu'ils savent pertinemment la véritable raison de cette rencontre ? Provocante, elle détache le premier bouton de sa chemise.

— Déjà ?

— Pourquoi attendre ?

— Ton expression favorite.

Il s'approche d'elle et passe sa main derrière sa taille. Elle éclate de rire à nouveau.

— Tu vois, tu le fais encore.

— Mais je le fais pas exprès. Je suis juste un peu nerveuse, tu vois.

— Je vois. Mais est-ce que t'es certaine que tu veux vraiment faire ça ?

— Non.

Et elle l'embrasse sans retenue. Il laisse ses larges mains descendre jusqu'à ses fesses et l'approche de lui. Sur lui. Tandis qu'il l'embrasse derrière l'oreille, descend le long de son cou… elle sent son sexe se durcir sous le sien. Elle remonte sa jupe, il détache son pantalon. Elle retire sa petite culotte, il enlève ses boxers. À la vue de son sexe bandé, elle sourit. Si longtemps qu'ils ne se sont pas aimés. Elle reprend sa place sur lui et le sent la pénétrer au plus profond d'elle-même. Assis l'un dessus, l'autre dessous, ils se balancent doucement. Il finit de déboutonner sa chemise, elle se laisse posséder, tout entière. Il passe ses mains sur son dos dénudé, dégrafe son soutien-gorge. Elle tient son visage entre ses mains et l'embrasse. Il quitte ses lèvres pour embrasser son cou, pour savourer son épaule… Son cœur s'emballe à nouveau. Les papillons reviennent. Il s'engage vers sa poitrine.

— Attends !

Il s'arrête brusquement, l'observe.

— Ça va pas ?

— Je sais pas, là. Je sais plus. C'était peut-être une mauvaise idée…

— Une mauvaise idée plutôt agréable…

Il passe sa main dans ses cheveux, l'attire vers lui, l'embrasse doucement.

— Ça, ça va ?

— Oui.

Il balance son bassin sous elle.

— Et ça, ça va ?

— Oui.

Il la soulève pour l'étendre sous lui. Il goûte sa bouche, son cou… Caresse ses seins.

— Ça, ça va ?

— Non.

— Tu veux que j'arrête ?

— Non.

Il s'enfonce à nouveau en elle, embrasse ses seins délicatement…

— Ça va ?

— Non, continue.

Leur balancement s'accélère dans une symbiose parfaite. Les caresses fougueuses se multiplient. Ils se perdent dans une chorégraphie de mouvements qui s'enchaînent sans hésitation. Ne font plus qu'un. Elle sent une chaleur ardente l'inonder. Ses battements de cœur se précipiter. Sa bouche devenir sèche. Son corps s'engourdir. Puis, l'explosion. L'engourdissement quitte son centre et s'échappe par toutes ses extrémités. Dans son cri final, des sanglots. Toute une peine qui abandonne ses épaules chargées. Il berce son corps nu sur le sien. Tendrement. Sans un mot. Ils restent enlacés…

Ils mangent et recommencent. Puis dorment, lovés l'un contre l'autre. Le réveille-matin sonne sur une aube encore endormie.

Ils quittent l'appartement à contrecœur et filent à travers les rues dans une Audi de l'année. Paralysés dans un silence bruyant. Enfin, la voiture s'immobilise. Devant l'hôpital. Marie observe l'austère bâtisse. Elle se retourne vers lui, inquiète.

— Oublie pas d'aller chercher Sarah et Ben après l'école.

— Non, non.

— Pis de nourrir les chats.

— Non, non.

— Pis d'arroser les plantes.

— Marie !

— Quoi ?

— Tout va bien aller.

— Je sais. Mais quand je vais me réveiller, plus rien ne sera pareil.

— Tu seras toujours intacte dans mon souvenir.

— Merci.

— Pis si t'as besoin d'un autre service du genre, fais-moi signe.

— Ce fut très agréable, mais, non. Maintenant, le passé restera dans le passé.

Il la prend dans ses bras et la serre très fort.

— Bon, vas-y maintenant. Appelle-nous à ton réveil.

— D'accord.

Elle ouvre la portière.

— Marie ?

— Quoi ?

— T'avais de beaux seins, mais c'est ton regard insaisissable qui m'a conquis le premier pis ton sourire moqueur pis, faut que je l'avoue, ton petit cul parfait !

Cette fois, elle n'éclate pas de rire. Elle ne le remercie pas non plus. Elle s'approprie le compliment. Fièrement. S'accordant ça, et bien plus encore. Elle referme la portière. S'éloigne. Confiante que, au-delà du sommeil, il y aura encore une femme.